

railleries tombèrent avant la fin du déjeuner, qui eut lieu dans un kiosque sous lequel glissait une source claire et rapide.

—Est-ce le lion que nous allons chasser ? demandai-je dès que nous fâmes en rase campagne.

—Le lion ou le tigre, le rhinocéros ou l'éléphant, qui le sait ? Nous chasserons ce que nous trouverons.

—Êtes-vous sûr de trouver quelque chose ?

—Oui, ne fût-ce qu'un léopard.

—Ils sont bien lâches.

—Quand ils n'ont pas faim ou qu'ils ne sont pas blessés.

—Je souhaite que le premier que nous rencontrerons n'ait pas mangé depuis trois jours.

—Mieux vaudrait peut-être qu'il fût à jeun depuis huit.

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'il serait moins à craindre.

—Vous craignez donc aussi le léopard ?

—Mon cher monsieur Arago, dans ce pays exceptionnel, comme je vous l'ai dit, tout est à redouter, jusqu'à la piqûre de l'abeille ou de la rose, après laquelle vous avez le tétanos qui vous tord et vous tue en deux minutes. Le ciel a ses caprices et la terre ses compensations. Voyez ces magnifiques bananiers, dont une seule feuille abrite une maison. Levez la tête et suivez du regard ces magiques ondulations des palmistes toujours verts, qui égalaient nos plaines odorantes ; reposez une armée sous ce merveilleux *pendanus*, qui, à lui seul, forme une forêt, et dites-moi si Dieu aurait créé tant de grandes choses pour d'humbles quadrupèdes comme ceux qui rôdent autour de vos demeures... Ici, monseigneur, on se tait, on admire, on combat.

—Me voici disposé à l'admiration et à la lutte, mais, pour Dieu donnez-moi des ennemis.

—Et quand vous les verrez, peut-être serez-vous fâché qu'ils se soient présentés.

—Je m'engage à occuper le poste le plus périlleux.

—Et moi, je m'engage à vous laisser faire, Monsieur.

Flind et moi causions seuls ; les cipayes nous précédaient d'une cinquantaine de pas en bourdonnant une chanson monotone, et les amis du major fumaient de jolis cigares de Manille en jetant de temps à autre des regards attentifs sur la meute haletante.

Moins la voix des hommes se faisait élogieuse, plus le paysage prenait de la grandeur, plus la terre semblait rayonner, plus le ciel se colorait de teintes chaudes, plus je croyais arpenter un monde à part.

Nous côtoyâmes pendant deux heures une vaste forêt d'où s'échappaient de temps à autre de sinistres glapissements.

—Ce sont des hyènes, me dit Flind.

—Pourquoi ne les chassez-vous pas ? demandai-je.

—Parce que ce hideux quadrupède ne sort de son repaire que la nuit, et que vous ne pouvez pénétrer dans cette forêt sans vous exposer à vous perdre.

—Dès que nous eûmes dépassé le bois qui nous abritait, l'horizon s'élargit, et près de nous s'étala, dans toute sa magnificence, une splendide habitation.

—Dieu ! que c'est beau, m'écriai-je en saisissant mes crayons et mon calepin.

—C'est une de mes maisons de campagne, me dit avec indifférence sir Doves, un de nos compagnons de route.

—Vous êtes bien heureux, monsieur, de posséder une si admirable propriété.

—Alors je suis dix à douze fois heureux. En Europe, vous savez toujours le nombre exact de vos maisons de campagne ; ici, nous possédons cinq ou six palais, plus ou moins... nous ne comptons pas. Là bas, on compte par francs ; ici, par piâtres et par serviteurs. À Paris, on est riche quand on a cinquante mille livres de rente ; à Calcutta, on ne l'est point avec le triple.

Une vingtaine de domestiques portant de larges parasols, arrivèrent près de nous à la course, et nous protégèrent contre la chaleur jusqu'à l'habitation où nous fut servi un somptueux déjeuner.

Le repas achevé, sir Doves dit en se levant :

—M. Arago a maintenant appétit d'un lion ; en avant la caravane, et tâchons de lui en servir un selon son goût.

Nous voici donc de nouveau en course, ou plutôt en chasse.

Le soleil s'était caché ; de gros nuages cuivrés, aux formes fantastiques, venaient de se lever là-bas à l'horizon, et avaient envahi l'espace. « Hâtons le pas, dit sir Doves ; c'est tout au plus si nous aurons le temps d'arriver ; les chiens aboient lamentablement, la cime des arbres se tait, une odeur de soufre nous envahit, les eaux pétillent dans la plaine ; l'ouragan va se déchainer. »

Nous prîmes la course, et nous trouvâmes bientôt, accroupis auprès de leurs cabanes qui allaient être enlevées par la tourmente, une trentaine d'Indous, pleurant, priant et gémissant, comme si déjà la tempête les avait frappés.

Alerte ! la voici ! Un point noir se montre à l'horizon ; il se lève, monte, grandit, étend ses bras gigantesques, élargit ses flancs, et semble écrasé sous sa propre masse qui se meut avec une grave majesté. La terre prend une teinte blafarde, l'atmosphère se colore d'un reflet incertain ; nulle foliole ne s'agite, nul grain de sable ne quitte le sol, nul gémissement de la brise muette ne réveille le silence ; vous êtes dans le calme le plus parfait, vous croi-

riez que le néant est là devant vous, autour de vous, avec toute son immobilité. Eh bien ! ce mutisme du ciel, de la terre et des eaux est le prélude du vacarme le plus infernal, du chaos le plus impénétrable. Un rapide éclair déchire la masse qui plane sur votre tête, le roulement du tonnerre vous dit que là haut est l'avalanche qui va fondre sur vous, et vous n'avez pour lui résister, sinon pour le soumettre, ni la forêt avec ses dômes de feuillage, ni les troncs séculaires dont les racines sont si profondes et si vigoureuses, ni les barrières solides de pierres élevées par les mains des hommes, ni les creux des rochers, ni les remparts d'une colline, car ici, dans cette plaine immense qui avoisine Calcutta, tout est égal, nivelé, aplani.

Les cataractes du ciel viennent de s'ouvrir : ce ne sont plus des gouttes d'eau qui tombent avec la rapidité d'une flèche, ce sont des masses compactes sans vide entre elles, sans intervalles dans l'invasion ; vous diriez que l'Océan a quitté ses profondeurs, et que la main de Dieu l'a suspendu sur votre tête et lancé sur la terre pour l'engloutir. Le flot vous entraîne, poussé lui-même par l'ouragan qui s'élève et revient bientôt sur ses pas, pareil au flux et reflux de la mer.

Je ne vous parle pas de la rafale qui passe avec de sinistres gémissements ; vous ne m'entendriez point.

Du gîte solide où nous étions abrités nous pûmes étudier la campagne. Les eucaliptus si vivaces étaient décapités, les palmistes sans chevelure, les lilas sans feuilles, les bananiers sans parasol ; la flamme ne dévore pas avec plus d'activité. Quant au village que nous avions traversé, il était parti avec l'ouragan ; on trouva bien loin des hommes mutilés et les débris des cabanes.

—Cela est magnifique et terrible à la fois, dis-je à mes compagnons.

—C'est un de nos visiteurs, me dit le major ; c'est la griffe du lion, c'est sa gueule, c'est son rugissement, ce sont ses victimes.

Le ciel était devenu d'azur ; nous parcourûmes de nouveau la campagne désolée... Une heure après un rauquement se fit entendre.

—Allons, allong, les cipayes à nos côtés ; monsieur Arago, en avant, s'écria sir Doves ; à chacun son poste.

Je ne me fis pas prier, et je dépassai la troupe de vingt-cinq à trente pas. Elle m'atteignit bientôt, et au détour d'une grande rizière lachée par l'orage, nous vîmes, en présence l'un de l'autre, un jeune tigre et une vieille panthère protégeant son nourrisson.

—Cela sera beau, me dit le major ; point de cris, point de coups de fusil ; nous n'aurons à combattre qu'un seul de ces quadrupèdes.

—Et l'autre ? demandai-je.

—Il sera mort. Quand deux adversaires pareils se rencontrent, ils ne s'en retournent pas tous deux. Voyez, voyez.

Les deux athlètes s'étaient élancés, et leurs mâchoires, enchassées les unes dans les autres, faisaient crier leurs os. Plus ils semblaient immobiles, plus il y avait de rage et de désespoir dans leurs efforts ; les ongles aigus déchiraient les chairs palpitantes, les poils volaient en l'air, les prunelles ardentes sortaient des orbites ; c'était une guerre à mort entre deux ennemis dont l'un se battait par instinct, et l'autre par tendresse maternelle... La panthère tomba, le tigre furieux s'élança, et d'un coup de sa patte musculeuse tua le nourrisson pour qui avait lieu la lutte. Oh ! alors la panthère devint lionne ; le tigre ne se releva plus.

—Il faut respecter cet amour maternel, dis-je à sir Doves et au major Flind.

—Vous avez raison, me répondirent-ils, aussi vous allez voir comme nous lui ferons l'agonie courte ; nous visons au cœur, tâchez de viser à la tête.

Nous allâmes tous à la panthère dont le sang ruisselait à flots noirs et brûlants, et dès qu'elle nous vit, elle se rua sur nous. La première balle de Flind l'atteignit au front, et le redoutable quadrupède, je ne sais par quel mouvement spontané que je ne croyais possible qu'aux oiseaux, alla tomber à dix pas au moins en profil de la direction qu'elle s'était donnée.

La panthère est le reptile des quadrupèdes ; elle est ici et là en même temps.

Trois cadavres gisaient sur le sol labouré ; j'étais pâle d'émotion, et comme j'ouvrais la bouche pour admirer...

—Taisez-vous, me dit M. Flind, vous n'avez rien vu. Le lion a d'autres allures ; il se fait des jouets de pareils adversaires, et avant que vous quittiez Calcutta, je vous promets un de ces délassements que vous paraissiez tant désirer.

Le soleil allait se coucher ; nous reprîmes la route parcourue, et nous arrivâmes avant la nuit à la délicieuse campagne de sir Doves.

—C'est un délicieux séjour, dis-je à mon amphitryon, que celui où dans vos demeures bien closes, bien barricadées, protégées par un grand nombre d'esclaves et de domestiques, vous êtes réveillé la nuit par des cris féroces, des rugissements à ébranler le sol, et assiégé par un rhinocéros ou un éléphant dont les secousses renversent les plus solides barrières.

Partons pour l'Inde, mes amis.

Quant à la panthère que les chasseurs poursuivent avec tant d'activité, vous avez vu qu'elle n'est pas fort dangereuse, que ses bonds sont peu rapides, ses dents et ses griffes peu aiguës ; ce n'est donc pas d'elle que vous avez quelque chose à redouter, surtout si vos portes et vos croisées sont bardées de fer, si vos piques sont acérées, vos fusils d'excellente fabrique, si vos nombreux esclaves ont toujours l'œil et l'oreille attentifs aux commotions du dehors.

Allons habiter l'Inde qu'habite la panthère ; nous la trouverons là calme et gênée, alors surtout que, venant d'enrichir le pays d'un de ses rejetons, elle tremble qu'on ne le lui enlève.